

In memoriam Eduard Horst von Tscharner : 4 avril 1901-5 mai 1962

Autor(en): **Regamey, Constantin**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **16 (1963)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IN MEMORIAM
EDUARD HORST VON TSCHARNER

4 AVRIL 1901 — 5 MAI 1962

Le décès prématuré d'Eduard Horst von Tscharner n'était malheureusement pas inattendu. A plusieurs reprises il avait frôlé la mort pendant ces dix dernières années, un mal inexorable rongant sa santé et ses forces. Et pourtant, lorsqu'après une courte période d'amélioration qui semblait promettre un rétablissement durable, la maladie eut raison brusquement de sa résistance, ce fut un choc pour ses collègues et ses amis, pour tous ceux qui savaient quelles réserves de patience et de courage possédait ce savant volontairement modeste et discret, mais qui était inflexible et tenace dans la lutte pour la réalisation de son idéal, capable aussi de vaincre des obstacles apparemment insurmontables.

Car la vie d'Eduard von Tscharner n'eut pas le déroulement tranquille et commode d'une carrière universitaire habituelle. Elle fut remplie de luttes et l'on dirait que le sort s'évertuait à lui créer de nouvelles difficultés, chaque fois que les obstacles semblaient être définitivement écartés. Aujourd'hui, où la compréhension pour le rôle et l'importance des études orientales commence — grâce en grande partie aux efforts de Tscharner — à germer même dans nos milieux universitaires, il nous est difficile d'imaginer quel courage il fallait avoir, il y a trente ans, pour se décider à embrasser la carrière d'orientaliste en Suisse.

A part l'activité sporadique et sans lendemain de quelques savants, qui travaillaient dans un isolement complet et dont la discipline, dans le meilleur des cas, n'était traitée que comme un appendice aux études de linguistique, d'éthnologie ou de théologie, il n'existait dans nos universités aucune tradition dans les études orientales proprement dites, aucun sentiment de leur nécessité, presque aucun instrument de travail. Ce phénomène ne saurait se justifier ni par l'exiguïté du pays ni par le manque d'intérêts coloniaux; voyez le magnifique essor de l'orientalisme en Suède

ou au Danemark, qui se trouvent pourtant dans une situation géopolitique semblable à la nôtre. On ne saurait attribuer cette carence non plus au défaut d'intérêt pour les études de l'Asie, car la Suisse a fourni à la science européenne plusieurs orientalistes éminents ; mais ils n'ont pu donner la pleine mesure de leurs capacités qu'en s'expatriant dans des centres, où leur talent pût s'épanouir et leur activité, trouver un écho approprié. Pour se limiter à la discipline d'Eduard von Tscharner, la sinologie, il suffit de citer les noms d'Edouard Chavannes ou de Paul Demiéville, qui sont devenus des gloires de la science française. Tscharner, lui, choisit le chemin difficile et aléatoire : au prix de renoncements personnels, il se décida à devenir orientaliste dans son pays et à créer l'orientalisme suisse.

Un tel dévouement est d'autant plus remarquable que le choix de sa vocation fut, de son propre aveu, le résultat du « pur hasard ». En effet, les études qu'il avait faites ne semblaient guère le prédestiner à cette carrière. Né en 1901 à Glaris dans une famille de médecin, il avait l'intention d'embrasser la profession de son père. Toutefois, après avoir passé la maturité classique à Berne, sa ville d'origine, son goût pour la littérature et la philosophie le poussa vers les lettres. Il étudia aux Universités de Berne, de Genève et de Heidelberg la philologie germanique et romane, l'histoire et la philosophie. Le diplôme qu'il obtint à Berne en 1924 le destinait à l'enseignement secondaire de l'allemand, du français et de l'histoire. Désireux pourtant de prolonger ses études jusqu'au doctorat, il chercha une activité pédagogique à l'étranger. C'est alors que survint le « pur hasard », sous la forme d'une invitation au poste de lecteur pour les langues française et allemande à l'Université américaine de Pékin, la Yenching University.

Eduard von Tscharner accepta cette proposition et passa cinq ans en Chine, d'abord comme lecteur (1925-1928), ensuite en qualité de professeur de français et d'allemand à l'Université Tsinghoua et à l'Université d'Etat de Pékin. Ce séjour fut décisif pour son avenir. Comme tant d'Européens séjournant en Asie, il y subit l'attrait d'une grande civili-

sation, mais, possédant une solide formation philologique, il ne voulut pas se borner à des connaissances superficielles. Il s'initia à Pékin à la langue et à la culture du pays, s'intéressa en particulier au théâtre et décida de faire des études chinoises complètes. A son retour en Europe en 1930, il s'inscrivit à l'Université de Berlin où, sous la direction des professeurs J. Petersen, E. Hübner et O. Franke, il étudia la sinologie, tout en approfondissant ses connaissances en philologie germanique. Cette combinaison inhabituelle de spécialités détermina le sujet de la thèse, qui lui permit de recevoir, en 1934, le titre de docteur ès lettres : *China in der deutschen Dichtung bis zur Klassik*. En qualité de sinologue et de germaniste, il fut aussitôt chargé par l'Académie de Prusse de préparer l'édition critique d'un manuscrit contenant la traduction du livre de Marco Polo en moyen haut-allemand.

Toutefois la sinologie pure l'attirait de plus en plus. Ayant reçu la promesse d'un appui financier de la part du gouvernement chinois, il se rendit à Paris, pour y compléter sa formation avec des maîtres comme Paul Pelliot. Bien que la promesse chinoise ne fût jamais tenue, ce qui mit Tschärner dans une situation fort pénible, il passa à Paris deux ans et y entreprit un travail qui le ramenait au sujet de ses premiers contacts avec la Chine : l'histoire des divertissements scéniques à l'époque des T'ang. Une fois achevée, cette étude lui servit de thèse d'habilitation en sinologie aux Universités de Genève et de Berne. Double habilitation, qui lui permit d'obtenir en 1937 la *venia legendi* dans ces deux universités. En 1940, Tschärner parvint à transférer son habilitation genevoise à l'Université de Zurich, tout en maintenant simultanément celle de Berne.

Il ne se faisait pourtant pas de trop grandes illusions, quant à la portée de ce premier succès : en fait l'Université de Berne n'alla jamais au delà de cette habilitation, et il fallut attendre dix ans, jusqu'à ce que l'Université de Zurich se décide à nommer E. H. von Tschärner professeur extraordinaire *ad personam* et à instituer ainsi, en 1950, la première chaire de sinologie en Suisse ; il se rendait parfaitement compte aussi qu'une

venia legendi en matières orientales, même dans deux universités, ne suffisait pas à stimuler de manière efficace l'intérêt pour les études orientales dans notre pays. Avec un sens remarquable des réalités, Tscharner eut l'idée de s'appuyer, dans sa tâche de pionnier, non pas sur les universités toujours encore indifférentes à l'égard des études asiatiques, mais sur une tradition orientaliste qui existait déjà : celle des amateurs éclairés, des savants non universitaires, des collectionneurs, attirés passionnément par les civilisations de l'Orient et possédant souvent des collections d'art et des bibliothèques beaucoup plus riches et importantes que celles des musées et des universités. C'est alors en la personne d'un des représentants les plus éminents de la classe de ces orientalistes «non officiels», Robert Fazy, qu'Eduard von Tscharner trouva l'appui le plus précieux pour la réalisation de son but. Avec Fazy, il conçut l'idée de fonder une société, qui grouperait aussi bien les quelques orientalistes professionnels suisses que les amateurs des civilisations asiatiques, une société qui permettrait d'établir des contacts, qui ferait sortir les orientalistes de leur isolement, coordonnerait des efforts dispersés et deviendrait ainsi, pour stimuler les études orientales, un organisme beaucoup plus influent que ne pouvaient l'être les rares chaires universitaires. L'enthousiasme et la tenacité des deux promoteurs de cette idée l'emportèrent sur la méfiance et l'inertie et c'est ainsi qu'en janvier 1939 fut fondée la Société Suisse des Amis de l'Extrême-Orient qui, au début, limita son champ d'action aux civilisations allant de l'Inde au Japon. Robert Fazy devint président de la Société et Tscharner, secrétaire ; c'est donc ce dernier qui porta tout le poids du travail administratif, ainsi que de la rédaction du Bulletin que la Société se mit aussitôt à faire éditer et qui devint vite le lien le plus efficace entre les membres de la Société et le signe le plus visible de son activité.

La tâche était ardue, car la nouvelle société fut fondée à un moment particulièrement défavorable, à la veille d'une guerre, qui bientôt allait couper presque tous les contacts avec l'étranger et rendre très précaires les ressources financières indispensables. Néanmoins, grâce à l'aide de

mécènes, parmi lesquels Robert Fazy fut un des plus généreux, et grâce toujours à la persévérance de ses dirigeants, la Société put développer, même dans cette période difficile, une activité surprenante, en organisant des expositions, des conférences, des réunions et en publiant régulièrement le Bulletin. On pourrait même dire que l'isolement imposé par la guerre fut à certains égards propice : obligés de se replier sur les forces disponibles, les dirigeants de la Société durent découvrir de nouveaux collaborateurs et encourager ainsi à se manifester des spécialistes et des amateurs qui, en d'autres circonstances, seraient demeurés peut-être méconnus. Les sept premiers volumes du Bulletin, qui ont paru de 1939 à 1945, en donnent le témoignage le plus éloquent : ils contiennent exclusivement des contributions d'auteurs suisses et constituent la preuve qu'il nous était possible d'avoir un organe orientaliste sans recourir à la collaboration étrangère. Ce fut là un remède salutaire contre le complexe d'infériorité de ceux, qui n'avaient la possibilité même de développer l'orientalisme en Suisse. On ne saurait toutefois trop insister sur le rôle qui, dans cette réussite, incombait à Robert Fazy et à Eduard von Tschärner. Si le premier fournissait au Bulletin la collaboration la plus ample et la plus régulière, le second eut, en sa qualité de rédacteur, la tâche très délicate de maintenir le niveau scientifique de la publication, de veiller à ce que celle-ci évitât les deux extrêmes également dangereux et pourtant naturels, vu la disparité des membres de la Société et des collaborateurs : une technicité trop poussée pour la majorité des lecteurs ou la glissade vers la pure vulgarisation.

La preuve que cette tâche avait été bien réalisée fut apportée par le prestige croissant du Bulletin dès la reprise des contacts après la guerre. Le signe visible de cette évolution heureuse fut d'une part la transformation en 1947 de la société primitive en Société Suisse d'Etudes Asiatiques, qui étendit son champ d'activité à toutes les branches de l'orientalisme et d'autre part le remplacement du Bulletin par les «Etudes Asiatiques», publiées en trois langues et qui devinrent rapidement une revue au rayonnement international. L'élargissement du programme attira

à la Société plusieurs spécialistes nouveaux ; les collaborations de l'étranger devinrent de plus en plus fréquentes. Malgré cela, ou plutôt à cause de cet accueil si favorable au dehors, l'activité de la Société et en particulier la nouvelle revue apparaissaient désormais comme le symbole de l'orientalisme suisse. Ce fait ne put être ignoré, même par le monde universitaire, qui donna la preuve de son changement d'attitude en créant pour Eduard von Tscharnier la chaire de sinologie.

C'est à ce moment-là que celui-ci, un des principaux artisans de l'essor pris par notre orientalisme, fut terrassé par la maladie. Tous ses collaborateurs savent quelle patience et quelle volonté exigea la poursuite de son travail, dans des circonstances aussi pénibles. Et pourtant il n'abdiqua pas. Même forcé d'interrompre à plusieurs reprises et pour de longues périodes son enseignement universitaire, il continua à veiller, de son lit de sanatorium, sur les affaires de la Société, à rédiger les «Etudes Asiatiques», à lutter pour le développement des études orientales dans notre pays. Il put du moins avoir la satisfaction de constater que les «Etudes Asiatiques» s'affirmaient de plus en plus dans le monde, que le nombre des chaires d'orientalisme en Suisse augmentait et qu'apparaissaient de nouveaux savants, possédant une formation accomplie. Ainsi, lorsque la mort de Robert Fazy en 1956 le priva de son appui principal, il put accepter la présidence de la Société et se décharger des travaux administratifs et rédactionnels sur les jeunes en qui il avait pleine confiance. Il continua néanmoins à prendre une part active à la vie de la Société et encore un an à peine avant sa mort, il organisa des conférences sur les idéaux légués à l'humanité par les principales cultures de l'Orient, véritable cycle dans lequel il porta personnellement la part la plus lourde.

A ce souci continu – de travailler pour une cause générale, de consacrer son énergie plus au développement de l'orientalisme suisse qu'à la recherche de succès personnels – on doit attribuer, davantage qu'à sa santé chancelante, le nombre relativement restreint de ses publications scientifiques. Mais il y a, à ce fait, encore une explication autre-

ment significative: l'extrême exigence envers soi-même qui – comme à son maître Paul Pelliot – lui interdisait de publier des travaux qui ne fussent achevés dans les moindres détails, ni basés sur l'examen complet et exhaustif de toutes les sources. Combien caractéristiques de cette attitude sont les paroles qu'il a dans la préface à son «Fragment einer Laotse-Übersetzung» (EA 1954, p. 8–9): «Bei anderen [meiner Arbeiten] denke ich überhaupt nicht an eine Veröffentlichung – es wird doch ohnehin viel zu viel publiziert! –, alle sind in der vorhandenen Fassung mehr oder weniger druckunfertig und im Verhältnis zum «heutigen Stand der Forschung» oder, bescheidener gesagt, zu meinen eigenen gegenwärtigen Kenntnissen und Auffassungen mehr oder weniger «veraltet» ... Es war mir von vornherein klar gewesen: es gibt schon so viele Übersetzungen des *Tao-te-king* in europäischen Sprachen – von den noch viel zahlreicheren «Übertragungen» aus zweiter und dritter Hand und freien «Nachdenkungen» gar nicht zu reden –, daß ein Sinologe heute nur dann eine neue Übersetzung herausbringen dürfte, wenn er wissenschaftlich etwas Neues und Besseres zu sagen hat. Ich glaubte zuerst, diesem Postulat Genüge zu tun, indem ich die zwei ältesten bekannten und überlieferten eigentlichen Kommentare des *Tao-te-king* ... mehr berücksichtigte als die bisherigen Übersetzer und außerdem eine neuere Sammlung von Laotse-Zitaten aus den Werken der ... letzten vorchristlichen Jahrhunderte textkritisch zu verwerten suchte. Bald stellte ich aber fest, daß ich, um meinem Postulat gerecht zu werden, noch eine Reihe weitergehender textkritischer Untersuchungen und Ausgaben heutiger chinesischer Gelehrter heranziehen müßte, worauf ich meine Übersetzungsarbeit abbrach.» Et il s'excuse auprès d'Emil Abegg, en l'honneur duquel il publia ce «Fragment», de lui présenter un «vergilbten Laotse-Übersetzungs-Versuch». Il suffit cependant de voir les commentaires et les notes jointes à cette «traduction jaunie», pour constater avec quelle minutie, quelle pénétration et sur la base de quelles vastes recherches cette traduction est établie, pour mesurer enfin toute la modestie et l'honnêteté de l'auteur.

Cette exigence d'approfondir sans cesse les problèmes, de rechercher toujours une plus grande perfection, a amené Tscharner à reprendre dans ses publications plusieurs fois les mêmes thèmes. Dans l'ensemble de ces travaux on peut facilement retrouver quelques préoccupations constantes : c'est avant tout le théâtre chinois, dont il est le grand spécialiste, Laotse et le Taoïsme et, finalement, le caractère particulier de la langue chinoise (problème auquel il revient même dans les travaux concernant des sujets tout différents). Il n'est pas dans ma compétence d'analyser ces publications du point de vue de la sinologie. Je voudrais plutôt souligner quelques tendances, qui caractérisent pratiquement tous les ouvrages d'Eduard von Tscharner. Ceux-ci ne se limitent jamais à la pure recherche d'érudition académique, mais visent à dégager de l'étude des sources orientales un enseignement pratique capable d'approfondir nos connaissances idéologiques ou esthétiques, de nous inciter à la réflexion. L'étude des grandes civilisations asiatiques ne constituait donc pas pour lui un simple objet de curiosité scientifique, mais le moyen de compléter et d'élargir l'expérience de l'homme occidental. Sa formation l'a amené, dès les débuts de sa carrière scientifique, à l'étude de la rencontre de l'Orient et de l'Occident, et même en se tournant vers des sujets non « comparatifs », il restera fidèle à ce besoin de confrontation, qui permet de dégager de manière plus précise les particularités de la psychologie orientale, de déterminer les divergences essentielles entre les deux grandes traditions culturelles et d'y retrouver pourtant des valeurs générales.

Il reste fidèle à cette méthode même dans les études qui semblent à première vue n'être que des travaux de circonstances. Tel son article *Die Schweiz in Dschu Dse-tjing's «Aufzeichnungen über eine Europa-Reise»* (EA, 1950, p. 1-29), qu'on croirait être un documentaire amusant relatant les réactions d'un Chinois cultivé face aux réalités helvétiques des années trente. Et pourtant quelle somme d'observations pénétrantes et instructives Tscharner sait dégager de ce court fragment sur la langue, la psychologie, les intérêts culturels et les goûts esthétiques des Chi-

nois d'aujourd'hui ! Toujours en vue de donner une résonance humaine à ses travaux, il n'hésitait pas à chercher dans les sources orientales des idées et des enseignements pouvant être mis en rapport direct avec les événements de la plus brûlante actualité. Ce n'est pas par hasard qu'il publiait, au moment où les atrocités de la guerre déferlaient sur le monde, ses articles *Leben und Tod im Denken der großen chinesischen Weisen* (Bull. de la SSAEO, 1944) et surtout les *Laotse-Sprüche über den Krieg* (EA, 1/2, 1947), démontrant l'absurdité du recours à la violence et à la lutte.

Cependant, s'il se référait toujours à l'enseignement fourni par le monde asiatique, il ne l'adoptait pas sans esprit critique. Il serait parfaitement erroné de voir en lui un de ces occidentaux envoûtés par la sagesse orientale (que d'habitude ils comprennent de manière assez superficielle), au point de condamner et de rejeter en bloc tout ce qu'ils doivent à leur propre tradition et éducation. Eduard von Tschärner était trop imprégné d'humanisme occidental pour ne pas en apprécier les trésors ; il connaissait aussi trop bien les traditions orientales, pour ne pas y distinguer les éléments positifs et négatifs ; et surtout il a suffisamment étudié les divergences psychologiques fondamentales qui séparent les deux mondes, pour savoir qu'un Occidental ne saurait jamais devenir Oriental dans toute la force du terme. Rejeter l'essentiel de notre propre tradition, pour le remplacer par une assimilation partielle et imparfaite du mode de vivre et de penser asiatique, au lieu d'enrichir notre nature n'en serait qu'un appauvrissement. Le vrai enrichissement ne peut résulter que d'une rencontre, non pas d'une soumission passive ; d'une rencontre provoquant la réflexion et la révision des idées acquises, permettant une compréhension nouvelle et approfondie de nos propres idéaux et menant à la découverte de l'universel.

C'est par cette conviction que fut animée la dernière grande initiative d'Eduard von Tschärner, l'organisation – dont il vient d'être question – d'une série de conférences, qui furent publiées par la suite dans un volume spécial des « Etudes Asiatiques » sous le titre général : *Erbe des Ostens. Menschseinsideale in den orientalischen Kulturen*. Ce cycle était consacré à

toutes les grandes civilisations orientales et son animateur en établit avec précision et sans ambages les lignes directrices dans les premières paroles de son introduction : «Erbe des Ostens: Nicht von Erfindungen und Entdeckungen, die die Menschheit im Laufe der Geschichte aus dem Osten empfangen hat, soll hier die Rede sein, auch nicht von manchen künstlerischen Schöpfungen der verschiedenen Kulturvölker Asiens, die wir zu bewundern und zu schätzen gelernt haben und die wir heute gern als Gemeingut der Menschheit betrachten, nein, unser Vortragszyklus soll von etwas anderem handeln, das uns heute wesentlich angehen müßte, nämlich wie der Untertitel besagt, von den Menschseinsidealen in den orientalischen Kulturen. Denn eine Besinnung auf die Menschseinsideale tut heute bitter not, und wir können aus der Asienkunde sicher Wertvolles dazu beitragen und so auch zu einer immer weitergreifenden und ernsthafteren Besinnung auf die Menschseinsideale unseres eigenen, abendländischen Erbes anspornen.» Les civilisations orientales nous rappellent surtout les «Tiefendimensionen» de la vie, que nous connaissons bien, mais que trop souvent nous oublions dans notre siècle de technologie, de collectivisation et d'industrialisation. Le monde oriental subit aujourd'hui la même tentation de troquer ses idéaux humanistes contre les mirages de la modernisation. «Deshalb mag es paradox anmuten, daß wir hier gerade die Menschseinsideale in den orientalischen Kulturen betrachten wollen. Dem ist aber entgegenzuhalten, daß sich diese Ideale dort jahrhunderte- und jahrtausendlang bewährt und beständiger gegolten haben als die unsrigen und daß ihr Versagen gegenüber den neueren Umwälzungen ebensowenig ihren Wert widerlegt wie das Versagen unserer Menschseinsideale bei uns. Ideale haben und sie verwirklichen ist ja leider zweierlei – denken wir nur an unsere christlichen Ideale, die die Christen keineswegs immer und selten ganz verwirklicht haben und verwirklichen. Aber keine Ideale zu haben ist das schlimmste.»

Le texte ou l'essentiel de cette conférence doit être encore présent à la mémoire des lecteurs des «Etudes Asiatiques» et ces longues citations

pourraient donc sembler inutiles. Mais c'est à dessein que j'ai voulu rappeler ici ces paroles *in extenso*, car jamais auparavant l'homme dont nous déplorons la mort ne s'est exprimé aussi ouvertement, n'a dévoilé aussi sincèrement le fond de sa pensée et de ses véritables préoccupations. Pressentait-il alors qu'il parlait pour la dernière fois? Je ne le sais. Mais une année à peine après sa disparition, ce message, tellement direct, libre de tout effort de dissimuler les sentiments humains sous le voile de l'«objectivité scientifique», nous apparaît aujourd'hui comme un véritable testament spirituel.

CONSTANTIN REGAMEY

PUBLICATIONS ET TRAVAUX

- China in der deutschen Dichtung bis zur Klassik*. Thèse de doctorat à l'Université de Berlin, 1934. Publiée: Ernst Reinhart, Munich 1939.
- Der mitteldeutsche Marco Polo, nach der Admonter Handschrift*, dans: Deutsche Texte des Mittelalters, Preussische Akademie der Wissenschaften, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1935.
- Les divertissements théâtraux à l'époque des T'ang*. Thèse d'habilitation à l'Université de Genève, 1937.
- Schmetterlingstraum*, in 6 Akten. Adaptation de l'opéra classique chinois. Hu-diemeng, 1938.

ARTICLES

- Mee Lan-fang*. «Garbe», publié par R. de Tavel, 1928.
- Chinesisches Theater*. Atlantis, Novembre 1931.
- Im chinesisches Theater*. Ostasiatische Rundschau, Hambourg, Mars 1931.
- Chinesische Schauspielkunst*. Sinica 1932.
- Spielstil*. Das Nationaltheater, Janvier 1932.
- Chinesische Gedichte in deutscher Sprache. Probleme der Übersetzungskunst*. Ostasiatische Zeitschrift, Berlin et Leipzig 1932.
- Chinesisches Theater*. Orient et Occident, Octobre 1935.
- La pensée «métaphysique» et éthique de Laotse*. Scientia, Milan 1936.
- Die Chinakunde als Wissenschaft*. Bulletin de la SSAEO, 1939.
- Vom Wesen der chinesischen Sprache*. Bulletin de la SSAEO, 1941.
- Ostasien*. Dans «Mensch und Gottheit in den Religionen», Paul Haupt, Berlin-Leipzig 1942.

- Leben und Tod im Denken der grossen chinesischen Weisen.* Bulletin de la SSAEO, 1944.
 Préface à: Tsui Chi, *Geschichte Chinas und seiner Kultur*, traduction de W.M. Treichlinger, Zurich 1946.
- Laotse – Sprüche über den Krieg.* EA 1947.
- Erinnerungen eines Chinesen an eine Schweizer Reise.* Interlaken. Nouvelle Gazette de Zurich, No 1642, 13 Août 1949.
- Die Schweiz in Dschu Dse-tjings «Aufzeichnungen über eine Europareise»*, EA 1950.
- En hommage à Monsieur Robert Fazy.* EA 1952.
- Ausstellung «Japanische Kunst» in Uster.* EA 3/4, 1953.
- Fragment einer Laotse-Übersetzung.* EA 1954.
- Melanie Stiassny zum achtzigsten Geburtstag.* EA 1955.
- L'art chinois peu connu: le théâtre.* Conferenze tenute all'IsMEO, vol. II. Serie Orientale Roma, VII, Rome 1955.
- In Memoriam Robert Fazy.* EA 1956.
- Robert Fazy orientaliste.* Journal de Genève, 6 Mars 1956.
- Einführung et China.* Dans: *Erbe des Ostens: Menschseinsideale in den orientalischen Kulturen.* EA 1960.

CONFÉRENCES

- Chinesische Schauspielkunst.* Theaterwissenschaftliches Institut, Berlin, Juin 1931.
- Chinesisches Theater.* Berne, Mai 1932.
- Chinesischer Kulturgeist.* Dans le cadre de la Société suisse des Amis de l'Extrême-Orient, Zurich, Mai 1939 et Berne, Juin 1939.
- Das Tao des Laotse.* Psychologischer Club, Zurich, Mai 1942.
- Das Vermächtnis des Laotse. Die Bedeutung von Laotses Lehre für unsere Zeit.* Berne, Zurich, Bâle 1942/43.
- Le grand enseignement de Lao-tse:*
La doctrine cosmologique et anthropologique de Lao-tse
La doctrine morale, sociale et politique de Lao-tse
Lao-tse et Confucius.
 Fondation Marie Gretler, Genève, Mai 1945.
- Die zeitlose Weisheit des Laotse.* Radio Zurich, Février 1946.
- Immerwährendes China – einige Betrachtungen.* Zurich, Avril 1946.
- Laotse über Krieg und Frieden.* Francfort M., Institut Frobenius, Octobre 1947, Munich, Freunde der Residenz, Octobre 1947.
- Un art chinois peu connu: le théâtre.* Istituto per il Medio ed Estremo Oriente (IsMEO), Rome 1952.
- Die Schaukünste der T'ang-Zeit.* Bonn, Octobre 1952.
- De l'esthétique du théâtre chinois traditionnel.* Dans le cadre des «Journées d'études de Royaumont» sur les théâtres d'Asie, Mai 1959.

Laotse und seine Interpretation. Zurich 1959.

Erbe des Ostens – Menschseinsideale in den orientalischen Kulturen.

Einführung, Berne, Zurich, Janvier 1960. *China*, Berne, Zurich, Avril 1960.

Die Ethik des Laotse, Leçon inaugurale comme Privat Docent de l'Université de Zurich, 10 Janvier 1942.

Die Kulturkritik der taoistischen Denker, Leçon inaugurale comme professeur extraordinaire de l'Université de Zurich, 27 Janvier 1951.

COURS DONNÉS AUX UNIVERSITÉS DE GENÈVE, DE BERNE
ET DE ZURICH

La civilisation chinoise de l'antiquité.

La philosophie chinoise.

Le théâtre chinois.

Anschauungen und Lehren der konfuzianischen Schule.

Philosophie und Dichtung des Chuangtse.

Geschichte Chinas – ein Überblick.

Geschichte der chinesischen Philosophie.

Die Lehre des Laotse.

Weltanschauung und Heilslehre des Laotse, des Lietse und des Chuangtse.

Kultur des chinesischen Altertums.

Konfuzianische Gesellschafts- und Staatslehre, besonders nach Mengtse.

Einführung in das Studium der chinesischen Kultur.

Der chinesische Buddhismus und die Kunst.

Vorstellung und Mythos im frühen China.

Chinesische Welt- und Lebensanschauung.

Der universitäre Traktat «Maß und Mitte».

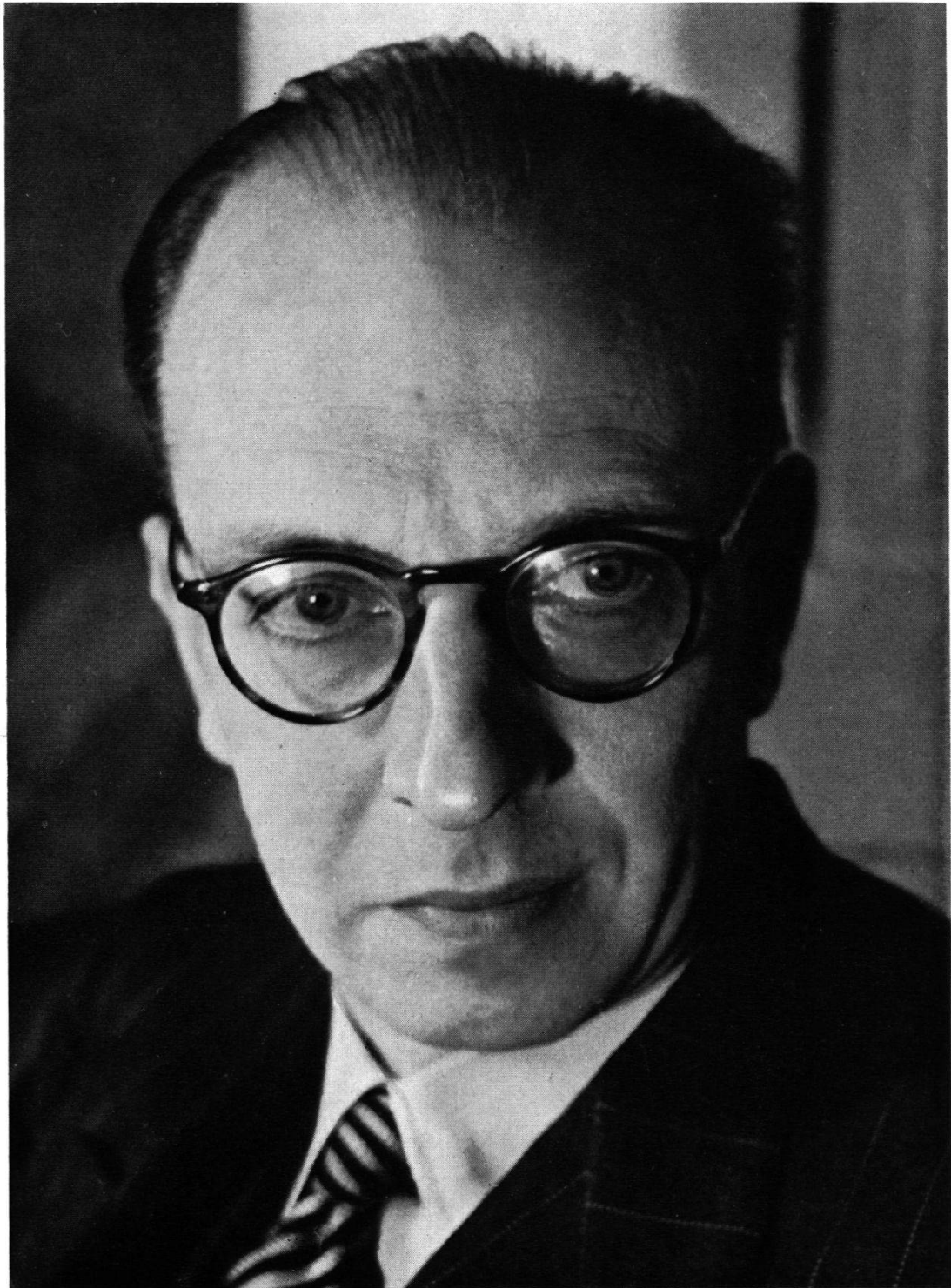
Das chinesische Theater.

Chinesische Weisheit für unsere Zeit: Laotse (Université populaire, Zurich).

Chinesische und japanische Religionen (Université populaire, Zurich).

Die weltanschaulichen Grundlagen der chinesischen Kunst.

Laotse and Taoism (Institut C. G. Jung, Zurich).



EDUARD HORST VON TSCHARNER †